

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 4 (1910-1911)  
**Heft:** 7

**Rubrik:** La musique en Suisse

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Tranquillisons-nous : ce n'est pas des véristes italiens que la concurrence est dangereuse pour la gloire de la musique française ! Nos seuls rivaux, à l'heure actuelle, ce sont les Allemands et les Russes. Mais voici qui peut nous réconforter : c'est cette parole de M. A. Spanuth dans les *Signale für die musikalische Welt* : « Ce que la jeune école française nous a fait entendre à Munich doit avoir donné à réfléchir même aux plus indifférents ; et ceux qui sont assez contents d'eux-mêmes pour croire qu'en dehors de la musique allemande aucune autre n'existe, devraient au contraire se poser cette troublante question : les jeunes Français ne sont-ils pas en meilleure voie que les jeunes Allemands, et leurs progrès ne sont-ils pas plus réels et plus féconds que les nôtres ?... »

PAUL LANDORMY.

Notre correspondant nous télégraphie au sortir de la répétition générale de la *Macbeth* d'Ernest Bloch et Edm. Fleg, à l'Opéra-Comique :

*Admirable œuvre d'art, magnifiquement interprétée. Au travers influences françaises, caractère suisse et personnalité auteur se manifestent. Bloch pas écrasé par son terrible sujet. Très beaux chœurs et beaux récits. « Macbeth » vaut mieux que jugement sommaire de répétition générale. A bientôt article détaillé et médité.*



## La musique en Suisse

### Suisse romande.

#### RÉDACTEURS :

Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.  
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone.  
Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.  
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

NB. — Prière d'adresser *directement* à chacun de nos rédacteurs, les renseignements, programmes, invitations, etc., concernant plus spécialement son canton.

**GENÈVE** Je n'ai pu rendre compte la dernière fois du concert de M. F. Thorold, qui a eu lieu le 9. Ce qui frappe surtout quand on entend cet excellent chanteur, c'est la bonne émission de la voix et la parfaite égalité qu'il obtient dans le passage d'une *région* mélodique à une autre ; il montre, *quand il donne de la voix*, qu'il en possède à fond la science ; malheureusement il croit bon, dans le *pianissimo*, de recourir trop souvent au timbre de la voix parlée. Son interprétation est de celles, bien germaniques, dont M. Pierre Lalo parlait il y a quelque temps, celle des chanteurs qui font pour ainsi dire un sort à chaque note ou à chaque mot ; aussi convient-elle admirablement à Hugo Wolf et à ses raffinements d'expression ; pour Schubert et surtout pour Schumann, j'aimerais mieux, pour ma part, plus de simplicité, je voudrais qu'on sacrifiât plus le texte à la musique, lorsqu'il y a incompatibilité relative. En tous les cas l'art de M. Thorold est très sincère et dédaigneux des effets faciles. Quand il se laisse entraîner un peu, comme dans la magnifique dernière page du

*Gruppe aus dem Tartarus*, il arrive à produire sur l'auditoire une impression saisissante et profonde. M. Roger Steinmetz a fort bien tenu le piano d'accompagnement; son toucher est très agréable; je regrette que la main gauche attaque souvent avant la main droite: c'est là un défaut qui malheureusement redevient à la mode.

M. Ad. Rehberg a, comme l'hiver passé, donné un concert avec M. Ch. Fallier et Mme Kündig-Bécherat au Temple de Saint-Gervais. Je le loue de choisir un temple et non une salle de concert. Le violoncelle se marie mieux aux sons de l'orgue qu'à ceux du piano, et les mouvements plutôt lents qui conviennent à l'acoustique d'une église font, beaucoup mieux que les mouvements rapides, ressortir les qualités maîtresses de ce violoncelliste. Une fois de plus de nombreux auditeurs ont pu apprécier son admirable qualité de son, et le sentiment intense qui anime sa « diction » des mélodies. Il a joué outre une sonate de Hændel et une suite de Corelli, une sonate de Boccherini, très banale même pour son temps et un *Andante* de R. Strauss, trop long et d'une émotion bien superficielle. M. Fallier a heureusement renoncé à la discrétion excessive dont il avait fait preuve l'an dernier dans l'accompagnement; j'ai parlé déjà plusieurs fois ici de la sûreté de sa technique, j'espère qu'il se défera de l'habitude presque constante chez lui de précipiter l'arrivée du temps fort; ce défaut commun à tant de pianistes amateurs, est encore plus gênant à l'orgue où aucun accent ne vient jamais sauver la situation. Mme Kündig-Bécherat a fait apprécier son bel organe et son interprétation colorée, mais d'un sentiment un peu extérieur, dans des morceaux de Widor et de Böhm, une *Elégie bretonne* d'Ostroga dont la fin est impressive, et un *Noël* de Ch. Fallier, bien écrit mais peu original.

Je ne sais si l'impeccable technique de M. Flesch a rendu mon oreille difficile, mais j'ai beaucoup souffert cette quinzaine des fausses notes échappées aux violonistes que j'ai entendus. M. Rehberg ne paraissait pas être, le 15 courant, en possession de tous ses moyens; il m'a en d'autres occasions donné une idée bien supérieure de son talent. Il était bien accompagné par Mme Rehberg, malheureusement sur un piano dont les sons larges et puissants remplacent aussi mal que possible le clavecin pour les sonates du XVIII<sup>me</sup> siècle. J'aime la demi-obscurité dans les salles, mais je trouve qu'on devrait s'abstenir d'éteindre l'électricité quand on joue ces pièces de musique ancienne tout imprégnées de gaieté et de lumière.

M. Frank Choisy, dont j'admire beaucoup l'activité infatigable, a fait cette quinzaine deux conférences, l'une sur *Salomé*, à laquelle, je n'ai pu assister, l'autre sur Schumann. Cette dernière, très littéraire, très intéressante, et que quelques auditeurs eussent désirée plus instructive, plus approfondie était accompagnée de projections lumineuses; au piano M<sup>lle</sup> Jeanne Perrottet, a fait ce qu'elle a pu, et parfois avec succès pour interpréter quelques-unes des *Variations sur le nom Abegg*, quelques *Scènes d'enfant*, et la plus grande partie du *Carnaval*. Son jeu de pédale laisse malheureusement trop à désirer.

Le lendemain, j'entendais un artiste de la pédale et de la sonorité pianistique, M. de Flagny; il a fait admirer son jeu extrêmement soigné, dans lequel rien n'est laissé au hasard, mais qui manque par trop de chaleur et de tempérament. J'aurais donné beaucoup pour un seul morceau vraiment rapide, pour quelques accords vraiment puissants, dussent-ils être accompagnés de quelques fausses notes. Mme Roesgen-Liodet a dit en vraie artiste plusieurs mélodies de M. de Flagny où il y a de très jolies idées, les belles



*Chansons de Bilitis* de Debussy, et un remarquable *Lied* de Rhené-Baton. Dans ce concert, des *Chorals* de Bach-Busoni et un *Caprice* de Vogrich encadraient des œuvres de compositeurs exclusivement français et russes.

La place me manque pour consacrer au concert d'abonnement un compte rendu aussi complet que d'ordinaire. Aussi bien les œuvres de Schumann qu'on y a entendues sont-elles connues. La symphonie en *mi* est plus rarement jouée que celles en *si bémol* et en *ré mineur*; d'ailleurs, elle ne les vaut pas et elle a bien vieilli; ici les idées musicales ne font pas, comme dans d'autres œuvres, oublier la faiblesse relative de l'orchestration. Par contre la poésie romantique de l'ouverture de *Manfred* a gardé presque toute sa saveur. Ces œuvres ont été exécutées avec la maîtrise ordinaire; sans rien perdre de la belle carrure que lui a donnée M. Stavenhagen, l'orchestre a gagné en souplesse comme en témoignaient ici et là les *ritardandi* bien réussis. M. Alfred Cortot a interprété le *concerto* en *la mineur*. Le jeu de cet artiste m'est très sympathique, parce qu'il se laisse gagner lui-même à l'émotion des œuvres qu'il interprète. Peut-être, dans la première partie — comme dans la *Réverie* jouée en *bis* — s'abandonne-t-il même par trop et le *rubato* est-il exagéré; le finale a été admirable en tous points; on y a goûté l'alliance rare d'une netteté parfaite, d'un brio étourdissant et d'une souplesse charmante dans les variations dynamiques. Les *Lieder* avaient été exclus de la soirée Brahms; heureusement il n'en a pas été de même pour Schumann, et c'est un chanteur tel que M. de la Cruz-Frœlich qu'on avait chargé d'interpréter la *Dichterliebe*. L'indisposition qui l'a engagé a demander l'indulgence du public ne s'est guère fait sentir que dans une diminution de la puissance de son organe. Il a une fois de plus tenu sous le charme ses auditeurs par le timbre délicieux de sa voix, par son art consommé du chant, sa diction parfaite, la pureté, la limpidité de sa technique et de son interprétation. Son art a quelque chose de classique, aussi chante-t-il admirablement le Bach. Sa puissance dramatique et la noblesse de son talent lui permettent de représenter dignement les héros de Wagner. Mais le lyrisme allemand est plus loin de lui; le « Schwärmerei » d'un Schumann ne paraît pas être son fait; aussi tout en le plaçant tout au haut de l'échelle des chanteurs, je ne trouve pas qu'il soit l'interprète idéal de la *Dichterliebe*. J'y voudrais plus d'abandon, plus de romantisme naïf.

M<sup>me</sup> Chautems-Demont n'a pas, dans son concert, donné toute sa mesure; la justesse a laissé fréquemment à désirer, et l'interprétation manquait de chaleur; malgré cela son talent est sympathique et le public a montré tout le plaisir qu'il avait à l'entendre. Ce qui plaît, en elle, à côté de la jolie qualité de son, c'est la pureté, la noblesse de la ligne, la simplicité de bon aloi; il n'est pas jusqu'à la retenue, exagérée, dont elle fait preuve dans l'emploi des nuances et du tempo *rubato*, qui n'ait son charme, comme la politesse discrète de la bonne compagnie. M<sup>lle</sup> Neyrac, pianiste, a la technique sans laquelle on n'est pas premier prix du Conservatoire de Paris; mais toutes ses nuances ont l'air d'être apprises; les variations rythmiques sont stéréotypées et se reproduisent sans aucun changement; or, rien n'est plus antiartistique que de faire de la licence même la règle, que de transformer en cliché les écarts de mesure dont la raison d'être est précisément dans la spontanéité de l'émotion du moment. Espérons que l'interprétation actuelle de M<sup>lle</sup> Neyrac n'est qu'un vernis et que l'âge développera en elle une personnalité que rien pour le moment ne fait pressentir.

EDMOND MONOD.

Lundi 14 novembre a eu lieu le septième concert de la Madeleine avec le gracieux concours de M<sup>me</sup> Fatio-Rusillon, mezzo-soprano, professeur à l'Ecole artistique, dont nous avons pu admirer la voix très pure mais un peu froide, de M. Perret, violoniste, qui a joué avec un très joli son et beaucoup de tempérament la *Seconde sonate* de Hændel et la *Folia* de Corelli, et d'un groupe d'élèves de M. Louis Rey qui nous ont fait entendre un *Adagio* de L. Nicole, joué à l'unisson. Ce morceau aurait gagné à n'être joué que par un seul violoniste, l'ensemble n'était pas parfait et les différentes sonorités des violons se nuisaient réciproquement. M. Wend a clôturé le concert par deux œuvres de Borodine, pleines de charme et de poésie. G.

M<sup>me</sup> Lang-Malignon a donné, à la Salle du Conservatoire, un récital dont l'intéressant programme comprenait, à côté d'une belle série de pièces modernes, un heureux choix d'airs anciens de Pergolèse, S. Rosa, Lully, etc., etc. La voix et l'excellente méthode de cette cantatrice distinguée ont fait merveille dans cette musique si parfaitement vocale. Le cycle des *Chansons bohémiennes* de Dvorak, les *Heures* de Chausson, *Fédia* d'Erlanger et *Chanson triste* de Duparc ont valu un succès mérité à M<sup>me</sup> Lang-Malignon qui a terminé cette belle séance par *Mandoline* de Debussy (un peu trop prestement enlevée pour une pièce descriptive où le texte a une valeur égale à la musique). Très applaudie, la sympathique artiste a donné en bis un beau lied de Schumann. H. F.



**VAUD** Edouard Risler jouant à **Lausanne** et, comme il le disait « pour la première fois, hors des fortifications », la *Sonate en mi*, op. 63, de Vincent d'Indy, — ce fut le plus beau moment d'une quinzaine plus grosse de projets du reste que riche en vraies manifestations d'art. Je ne crois pas qu'aucun autre pianiste de nos jours réalise plus entièrement que lui cette belle affirmation de Fr. Liszt : « La virtuosité n'existe que pour donner à l'artiste la faculté de pouvoir ce qu'il veut. »

Inutile de nous attarder à ce que peut M. Ed. Risler au clavier, car il peut tout. Mais combien il serait intéressant d'analyser, au cours d'une longue série d'exécutions, ce qu'il veut. Il veut avant tout — on l'a vu, l'autre soir, dans la série de pièces des clavecinistes français, comme dans la sonate en *la bémol* de Beethoven — que l'œuvre se présente comme un ensemble harmonieux dont les éléments se rangent tous à leur plan et tirent leur valeur des rapports qui s'établissent entre eux, en un équilibre parfait de rythmes et de sonorités. Il veut ensuite que dans cette atmosphère harmonieuse tout vive par la puissance tantôt apparente, tantôt latente du rythme, et tout chante par la magie de sonorités dont nul autre pianiste, si ce n'est peut-être M. I. Paderewski, ne possède comme lui la gamme innombrable. Il veut enfin, et c'est là peut-être le secret de sa vraie puissance, que l'œuvre apparaisse dans la plénitude de sa beauté spéciale, caractéristique, toujours autre, en dehors et comme au-dessus de ses préférences de pianiste et de musicien.

Cette œuvre est-elle un monde, comme la *Sonate* de V. d'Indy (sonate qui n'est pas absolument nouvelle, ainsi qu'on l'a prétendu, puisqu'elle date de 1907), tel un Titan M. Ed. Risler soulève ce monde, et c'est merveille de voir, d'entendre régner partout une volonté puissante et toujours attentive, une sensibilité suprêmement affinée, une faculté très avertie de profonde pénétration intellectuelle, un caractère fortement trempé.



Ce n'est pas en deux lignes d'une chronique toujours hâtive que l'on peut prétendre faire le tour d'un monument tel que l'œuvre de V. d'Indy. J'espère qu'il me sera possible d'y revenir un jour, mais je dois dire que je ne comprends vraiment pas les « musiciens » qui ne comprennent pas.

En acceptant de la jouer à Lausanne, au cours d'une tournée très chargée, Edouard Risler a prouvé une fois de plus qu'avant d'être un pianiste, il est un musicien, un homme.

G. HUMBERT.

La harpe est par excellence l'instrument qui demande un jeu élégant, souple, gracieux. Ce n'est pas seulement par ces qualités que M<sup>lle</sup> Rose Cornaz a conquis d'emblée toutes les sympathies. C'est avec un tempérament plein de charme que l'excellente artiste a rendu les sonorités claires et riches de la *Fantaisie* de Th. Dubois ainsi que plusieurs soli. L'orchestre « renforcé » a fort bien donné *La Fiancée vendue* de Smetana.

La musique de Schumann tient une large place dans les concerts de cette saison. M<sup>lle</sup> Gœrgens et le *Trio Cæcilia* en ont rendu l'âme ardente et passionnée avec la poésie et le profond sens musical habituels à ces artistes de réelle valeur. M<sup>me</sup> Roger-Miclos nous a donné une interprétation admirable du *Carnaval*. Son jeu brillant, dans le pompeux « Prélude » qui ouvre la fête, spirituel dans les « Pierrot » et « Arlequin » drôlatiquement syncopés, fut aussi poétique dans la tendre rêverie « Eusebius » et la « Promenade » amoureuse et extasiée. Il y eut une sombre mélancolie dans la phrase, fugitive et voilée de Chopin », de la gaieté dans l'exubérante « Reconnaissance ». M. A. Cortot rejouera prochainement ce chef-d'œuvre, jamais assez entendu.

Si le style symphonique de Schumann convient au jeu de M<sup>me</sup> Roger-Miclos, les autres soli par contre nécessiteraient quelques réserves : la *Polonaise* de Chopin et la *Soirée dans Grenade* principalement m'ont causé quelque étonnement. La *Polonaise* fut bien loin d'évoquer la fière danse qui, « par son souffle patriotique est, comme le disait Schumann, une plus grande menace pour l'Autocrate du Nord que toutes les marseillaises de la terre. » Et la *Soirée dans Grenade* ne doit-elle pas évoquer une rêverie en quelque jardin isolé duquel on entendrait monter les bruits de la ville entrecoupés de vagues fragments de boléros... C'est en vain que j'ai cherché tout cela dans l'exécution de M<sup>me</sup> Roger-Miclos.

Le quatuor vocal Bataille est admirablement discipliné, la justesse, la perfection des nuances, des détails, du style apportés à chaque œuvre ont valu de nombreux rappels au célèbre quatuor.

H. STIERLIN.



**NEUCHÂTEL**, 28 novembre 1910. — Le mois de novembre nous a amené toute la série des débuts ordinaires, au point de vue musical. Actuellement la saison joue son plein. La musique de chambre a donné sa première séance, dans laquelle la moins bonne chose fut peut-être le quatuor à cordes, ces messieurs ne se sentant pas encore assez les coudes après une séparation qui dura tout l'été; ils nous donneront sûrement mieux à la séance prochaine, continuant en cela une vieille coutume et permettant aux critiques d'âge rassis, de leur ressasser la même observation chaque année; rappelons le reste du programme, où M. W. Schmid a fait preuve d'un beau coup d'archet et de beaucoup de sens classique dans une sonate de Hændel, et un trio de Saint-Saëns clairement interprété.

Le sort en est jeté : nous aurons l'orchestre de Berne et M. Fr. Brun aux concerts d'abonnement. Le Comité de la Société de musique ne pouvait s'assurer ses hôtes habituels, les abonnés, sans leur indiquer ses menus ou tout au moins ses... musiciens, et c'est ce qui fait que Neuchâtel lâcha Lausanne au moment où celui-ci se rasaisissait. On nous promet du reste une phalange plus nombreuse, et toutes sortes d'excellentes choses, de sorte qu'en lisant le communiqué « ad hoc » du Comité, plus d'un abonné se demandait pourquoi on avait tant tardé à se décider..... Tout étant bien en règle, la clientèle habituelle n'a pas boudé, et la salle est, comme d'habitude, quasi toute retenue par les abonnés.

C'est ce dont on s'est aperçu au premier concert, qui eut lieu sans orchestre, avec l'aide du quatuor Bataille et de M<sup>me</sup> Roger-Miclos... Ils furent aussi à Lausanne, et, à lire vos journaux, y ont eu grand succès. Notre public les a applaudis, mais avec moins d'enthousiasme que ce n'est le cas ordinairement. Le jeu de M<sup>me</sup> Roger-Miclos ne paraissait pas convenir à tout son programme, et quant au quatuor, s'il retombait à l'accord parfait, au moment final, pour la constatation officielle solennisée par le pianiste, l'on pouvait percevoir maintes dissonnances au cours de l'exécution... A vrai dire, notre public n'est pas habitué encore complètement au concert d'abonnement sans orchestre; ce n'est du reste que l'exception, et une exception destinée à faciliter la marche financière de la société; on nous le sert d'ordinaire à la fin de la saison, et non à titre de hors-d'œuvre au début. Au surplus, il a eu jusqu'à présent un caractère instrumental, et servait d'introduction à des trios, quatuors ou ensembles restreints qui n'auraient pas fait une recette suffisante sans le patronage de la Société de musique. Celle-ci sera peut-être mieux inspirée en laissant ce genre de musique vocale s'accommoder des récitals non officiels.

Plus favorisée que Neuchâtel, **La Chaux-de-Fonds** a déjà eu un concert avec l'orchestre de Berne, sans M. Brun, il est vrai, et sous la direction du Concertmeister Pick. Ce fut un succès, pour lui et pour le violoniste Sechiari de Paris.

La Société chorale annonce son premier concert de la saison pour le 4 décembre; elle chantera le *Magnificat* de Bach et le *Psaume XVIII* de Saint-Saëns; le livret vient de nous arriver avec une collection de portraits des six solistes nécessités par les œuvres au programme, M<sup>mes</sup> Troyon, Vierordt et Hæmig, et MM. Troyon, Christen et Bœpple. Ajoutez les trois compositeurs, Saint-Saëns, Bach et Hændel, tous à leur place cette fois-ci, et vous reconnaîtrez que le public est bien difficile s'il ne remplit pas le Temple du Bas dans huit jours. M. Edm Røthlisberger tiendra le bâton de chef d'orchestre et dirigera en outre le *Concerto grosso N° 2* de Hændel entre le *Psaume XVIII* et le *Magnificat* : c'est-à-dire que tout marchera « magnifiquement ».

MAX-E. PORRET.





## Suisse allemande.

---

### RÉDACTEUR :

M. le Dr *Hans Bloesch*, Berne, Herrengasse, 11.

---

Un siècle s'était écoulé, le 8 juin 1910, depuis la naissance de Robert Schumann, et bien qu'aucune circonstance extérieure ne soit nécessaire pour maintenir l'œuvre du grand romantique, on lui a consacré mainte soirée commémorative. C'est ainsi que, récemment encore, **Zurich** célébrait la mémoire de Schumann par une exécution au concert de *Manfred*, sous la direction de M. V. Andreae. Que de fois n'a-t-on pas essayé, n'essaié-t-on pas encore de faire revivre l'œuvre merveilleuse de Byron-Schumann ! L'impression peut être profonde, mais l'exécution n'en reste pas moins une tentative et la partition disparaît de nouveau. Que ce soit à la scène ou au concert, le manque d'homogénéité de l'œuvre apparaît également. J'ai gardé le souvenir très net d'une exécution scénique de *Manfred* à Paris. Le manque absolu d'unité formelle y était si sensible que, même s'il faut admettre que cette exécution se rapproche davantage des intentions de l'auteur, l'interprétation au concert me paraît presque plus satisfaisante. A cette condition toutefois que le rôle de Manfred soit confié à un déclamateur de première force. L'interprète zurichois, M. Em. Stockhausen, s'acquitta de sa tâche avec un art très pur et très élevé, mais il ne semble pas avoir réussi à pénétrer entièrement le caractère de Manfred. Quoi qu'il en soit et grâce au talent de tous les exécutants, l'ensemble de l'exécution fut des plus remarquables.

Mlle Dennery, une compatriote actuellement à l'Opéra de Cologne, vient de remporter à **Zurich** un grand succès comme cantatrice de concert, en interprétant avec un sens artistique supérieur une série d'airs et de lieder de Brahms et d'autres compositeurs. Elle avait en outre comme partenaire M. Louis Bauer, de Cologne également et qui, lui aussi, sut faire mentir le préjugé qui veut qu'un chanteur scénique soit un mauvais interprète de lieder. **Berne** eut l'occasion d'applaudir Mlle Dennery au théâtre où, dans le rôle de la *Tosca*, elle se révéla aussi excellente actrice que cantatrice. A **Zurich** encore, Mme Minna Weidele, une cantatrice déjà avantageusement connue, et M. P. Deutsch donneront ensemble une soirée de duos (27 octobre) et, délicatement accompagnés par M. V. Andreae, firent grand plaisir dans du Schumann, du Cornelius et du Brahms, comme aussi dans leurs soli.

**Soleure** n'a pas laissé passer l'année du centenaire de Rob. Schumann, sans rendre un hommage à la mémoire du maître, sous la forme d'une conférence donnée par M. H. von der Pfordten, de Munich, et qui fut suivie de l'exécution des *Scènes d'enfants* par M. C. Meister et de plusieurs lieder. La vie musicale est du reste assez développée à Soleure où, le 28 octobre déjà, le « Quatuor belge » avait donné (comme peu de jours auparavant à **Bâle**) une de ses auditions si riches en jouissances d'art. Le 4 novembre, ce fut le tour de la « Société de l'orchestre » qui, sous la direction



de M. Langenhagen, donna un programme choisi d'œuvres de Beethoven : Vème symphonie et ouverture d'*Egmont*, concerto de piano, op. 15 (M. E. Lochbrunner, de Zurich), et *Romance en fa* majeur pour violon et orchestre (Mlle Schaad).

Parmi les petites villes où l'on fait de bonne musique, **Thoune** prend une place de plus en plus en vue, grâce à la vie et à l'entrain de son directeur de musique M. Aug. Oetiker qui vient, en outre, d'être nommé directeur de la « Société de chant des étudiants », à Berne. Depuis plusieurs années, ce musicien engageait pour ses concerts des solistes remarquables. Il a réussi maintenant à créer un chœur mixte (Cæcilienverein-Thun) et l'a fait débiter le 30 octobre dans un concert d'œuvres mêlées qui lui valut un fort joli succès. Les chœurs témoignaient d'études consciencieuses, sous la direction énergique et musicale de M. Oetiker, si bien que ce début a surpris agréablement. Quant à la soliste de ce concert, Mlle Elisabeth Lauterburg, nous avons eu l'occasion de l'apprécier encore mieux, quelques jours plus tard, à **Berne**, dans un « Liederabend » qu'elle y donna avec le concours de M. Fritz Brun. Très particulièrement douée, Mlle Lauterburg possède une voix d'alto merveilleuse dont le timbre harmonieux est d'une beauté rare. D'excellentes études vocales (à Vienne) ne lui ont rien ôté de sa fraîcheur naturelle, ni de sa spontanéité bienfaisante. Ce qui nous saisit ici est un art dont la manifestation suprême est absolument libre de tout artifice. C'est une nouvelle étoile que nous avons vue se lever à l'horizon — dans une double série de lieder de Schubert et de Brahms — et nous ne craignons pas de lui prédire une brillante carrière, si elle continue à suivre la voie qu'elle s'est tracée jusqu'à ce jour.

Florizel von Reuter dont j'ai signalé, dans ma dernière chronique, l'apparition dans plusieurs villes de la Suisse allemande, s'est aussi fait entendre à **Zurich**, mais son jeu trop superficiellement virtuose, n'a point été admiré à l'égal de celui de son partenaire, le pianiste Emile Frey auquel la critique décerne les plus vifs éloges. Un autre pianiste, M. Fritz Niggli, professeur au Conservatoire de Zurich, a remporté un succès unanime, surtout dans l'exécution d'œuvres romantiques (*Carnaval* de Schumann, *Impromptu en si bémol* majeur de Schubert) dont on vante la perfection absolue de rendu.

Arrêtons-nous enfin, pour aujourd'hui, au programme superbe du 3<sup>me</sup> concert d'abonnement de **Zurich** : entre la grandiose ouverture d'*Iphigénie en Aulide* de Chr.-W. Gluck (avec la fin de Wagner) et la non moins grande symphonie dite de « Böcklin » de Hans Huber, le concerto de piano en *mi bémol* majeur de Beethoven, joué par le parfait pianiste qu'est le professeur Max Pauer. Il est bien rare d'entendre une interprétation aussi grande et aussi homogène que celle-ci le fut, grâce à la collaboration intime de l'orchestre, sous la direction de V. Andreæ, et du soliste. Ce dernier joua en outre, avec une maîtrise également imposante, du Brahms (*Rhapsodie en sol* mineur et *Intermezzo en la* majeur) et du Schumann (*Toccata en ut* majeur).

Dr HANS BLÆSCH.

